

PROFS

Panser l'avenir

DOSSIER RÉALISÉ PAR SARAH GANDILLOT
AVEC JULIETTE PLAGNET
ILLUSTRATIONS AMÉLIE FONTAINE POUR CAUSETTE

Les obscurantistes détestent la liberté et la laïcité. En toute logique, donc, ils détestent notre école républicaine. Brrrrr, c'est tout ce qu'ils détestent. L'organisation État islamique l'a d'ailleurs visée très clairement dans le dernier numéro de sa revue francophone *Dar al-Islam*. Et pour cause. L'école est et reste l'endroit où tout se joue. L'endroit de la résistance. Malgré le manque de moyens, malgré le sentiment d'abandon parfois, malgré l'absence de mixité sociale dans les classes, les profs tentent de résister. La guerre des mots, du savoir, de la tolérance, contre l'obscurantisme, ce sont eux qui la mènent. Du moins, ils essaient. La guerre contre la désinformation et l'endoctrinement. La lutte pour le vivre-ensemble. Ce sont eux. Y parviennent-ils? Peuvent-ils encore mener ce combat? Quelles solutions trouvent-ils à leur niveau pour tenter d'endiguer le mal à la racine?

Juste après les terribles attentats du 13 novembre, nous avons voulu entendre leur voix. Entendre quelle guerre des mots ils ont menée. Sur quoi ils se sont appuyés pour donner des clés de compréhension et rassurer, autant que possible. Les réactions des jeunes ont-elles été différentes par rapport aux attentats contre *Charlie Hebdo* en janvier? Ils nous racontent les jours d'après et ceux à venir. Eux qui sont et restent, plus que jamais, le nerf de la guerre. ●



MARIE-SANDRINE
LAMOUREUX,
**professeure
de français**

dans un lycée de Nanterre (Hauts-de-Seine),
auteure de *Je ne capitule pas. Après les attentats
de Charlie Hebdo : à quoi ça sert un prof?*
(Éd. Don Quichotte).

« Pour les élèves comme pour le personnel, la minute de silence s'est passée dans de meilleures conditions qu'en janvier. Cette fois, nous avons eu des ressources pédagogiques en amont. Et la ministre a parlé de recueillement et non de silence. La majorité de mes élèves, je les avais déjà l'année dernière, donc on avait vécu l'attentat de *Charlie Hebdo* ensemble. Cette fois-ci, le discours n'a pas été parasité. Là, les questions, c'était : "Est-ce qu'on est en guerre? Est-ce qu'on va mourir?" Une grosse montée d'angoisse. Certains gamins ne ressentaient rien et s'en inquiétaient. J'ai expliqué que, parfois, on se protège de ressentir des choses, car sinon c'est trop. Surtout quand on est ado. J'ai dit qu'à un enterrement ce n'est pas forcément celui qui pleure le plus fort qui est le plus malheureux.

"Est-ce qu'on est en guerre?
Est-ce qu'on va mourir?"

On a écouté *Ma France*, de Jean Ferrat. J'ai demandé qui souhaitait parler. J'ai donné un exercice à faire à ceux qui ne le souhaitaient pas. Ensuite, je leur ai proposé de faire une liste avec les gens qui représentaient pour eux leur cercle de confiance. Des personnes adultes à qui ils peuvent s'adresser et qui prennent soin d'eux. Car Internet les éloigne de leurs référents premiers. C'est ça qui fait des ravages.

Mais, au fond, je ne crois pas vraiment à la parole du premier jour. Je crois à la parole du deuxième ou du troisième mois. Avec la prof de philo, nous avons mis en place, après *Charlie*, un projet qui s'appelle "Philosophie et humanité". L'idée est de passer par le dialogue philosophique et artistique pour aborder ces questions et non par des débats stériles. On s'appuie sur des textes : *La Dent d'or*, de Fontenelle, qui permet de réfléchir sur le fait d'aller vérifier des idées avant de les croire. Pour moi, l'éducation civique, c'est tous les jours, injectée partout. Ce n'est pas un discours qui vient d'en haut. Je crois au dialogue. Par exemple, si une parole misogyne ou raciste est prononcée, je relève et je vais amener un cadre de réflexion. Ma vraie réponse est dans le contenu de mes cours de français tous les jours : Montaigne, Ionesco, Camus. Avec Borges ou Kafka, on peut parler de ce qu'est la manipulation ou de ce qu'est une source fiable. Toutes les questions – et certaines réponses – sont dans les textes. » ●

CAMILLE,
**professeure
d'histoire-
géographie**

dans un collège de Saint-Ouen
(Seine-Saint-Denis).

« Le dimanche, j'ai commencé à me poser des questions. J'ai cherché des ressources sur Internet, lu des articles de journaux, regardé des vidéos pédagogiques. J'ai réfléchi à certains mots : peur, terrorisme, la notion de guerre, de fanatisme, de sécurité, de valeurs. J'ai aussi consulté les conseils du ministère. Et j'étais satisfaite que mes autorités de tutelle aient réagi si

Est-ce que c'est vrai que
Marine Le Pen va fermer
toutes les mosquées?

vite. Je me suis sentie soutenue. Après les attentats de janvier, les réactions du ministère avaient tardé à venir. J'ai rappelé à mes élèves que nous, adultes de l'école, on était là pour eux. Je leur ai demandé ce qu'ils avaient compris, ce qu'ils ressentaient. Puis je les ai invités à l'écrire sur un papier.

"Effrayé, furieux, consterné", a écrit l'un, en ajoutant : "C'est affreux ce qui s'est passé,

mais je suis déterminé à ne pas avoir peur d'eux, car c'est ce qu'ils veulent." Une autre élève, Nadia : "Inquiète : pour les événements à suivre. Perdue : comment en sommes-nous arrivés là? Méditative : je réfléchis beaucoup." Puis cette phrase : "Il y a trop de haine, on ne peut pas vivre dans un monde de brutes." Sur la petite feuille de Mohamed, on peut lire : "Là, je suis effrayé, refroidi (je suis pas d'accord et j'ai peur), alors que d'habitude je suis heureux, joyeux, surpris."

Je leur ai proposé également de poser des questions par écrit en leur disant qu'on allait réfléchir avec toute l'équipe pédagogique pour voir quelles réponses on pourrait leur apporter plus tard.

Certains élèves se sont inquiétés de la

possible montée du FN. "Est-ce que c'est vrai que Marine Le Pen va fermer toutes les mosquées?" ont-ils demandé. J'ai répondu que je n'étais pas prof d'avenir, mais qu'en revanche je pourrais leur expliquer comment fonctionne la République, la démocratie. Je pense que ces événements peuvent trouver des réponses tout au long de l'année dans les programmes : les Première et Seconde Guerres mondiales, la guerre d'Algérie, en quatrième, on travaille sur les mobilités dans le monde... Il ne s'agit pas non plus de traiter tous les programmes au prisme de cet événement, mais moi, en tout cas, je trouve des résonances partout. » ●

CAROLINE*,
CPE

dans un lycée en Ardèche.

« En janvier, j'étais en région parisienne. On avait en effet eu des réactions de rejet du slogan "Je suis Charlie", mais qui s'étaient réglées grâce à des discussions. On s'était rendu compte qu'il s'agissait surtout d'incompréhensions.

Cette année, je suis en milieu rural. C'est l'angoisse qui a dominé. Je suis intervenue avec des profs dans les classes. Il n'y a pas eu d'amalgame. Certains, même, qui pouvaient être tentés jusque-là par la théorie du complot, en sont revenus, à la lumière des attentats de novembre. On a beaucoup parlé des rumeurs et du nécessaire esprit critique sur les informations. Cela a ouvert la parole. Deux élèves nous ont dit qu'ils avaient été contactés

par des gens radicaux via Facebook ou par téléphone. Et nous avons réfléchi ensemble sur ce qui peut motiver des jeunes à partir. Nous sommes convenus qu'il ne fallait pas laisser des camarades isolés.

Dans mon lycée, la minute de silence a été très respectée. Ils étaient même en demande de la faire. Nous avons eu de nombreux retours d'élèves qui ont manifesté leur souhait d'organiser des discussions, des débats avec d'autres lycéens. » ●

* Le prénom a été modifié.

Deux élèves
nous ont dit
qu'ils avaient été
contactés par
des gens radicaux
via Facebook ou
par téléphone.

ÉLISE,
professeure de français

au collège dans la région de Grenoble (Isère).

« La minute de silence a eu lieu à 10 heures, pendant la récréation. Le matin, j'avais deux classes de sixième, l'une après l'autre. J'ai choisi de partir d'images : j'ai montré aux élèves les dessins qui avaient été publiés pendant le week-end, je leur ai demandé lesquels ils aimaient, pourquoi, lesquels ils avaient vus, etc. Ils m'ont d'abord parlé d'une photo, celle des monuments du monde entier en bleu-blanc-rouge. Ils étaient très fiers que le monde entier pense à nous. Ensuite, ils ont parlé d'une photo d'un œil qui pleure, bleu-blanc-rouge aussi, en exprimant leur tristesse.

La discussion a très vite dévié sur d'autres images qu'ils avaient vues, j'avoue que j'étais assez choquée d'entendre des gamins de 11 ans me dire qu'ils avaient vu les vidéos qui circulent de l'attaque du Bataclan, la photo de la salle et des cadavres... Eux-mêmes se rendaient compte qu'ils n'auraient pas dû voir ça, mais il est difficile d'y échapper sur les réseaux sociaux. Comme je suis prof de français, je les ai aussi fait parler des mots qu'on entend beaucoup et qu'on

ne comprend pas toujours : amalgame, musulman, terroriste, guerre, etc. Une de mes classes avait assisté à un spectacle sur le harcèlement scolaire le vendredi 13, ils ont très vite fait le lien, rappelant qu'il ne

Eux-mêmes se
rendaient compte
qu'ils n'auraient
pas dû voir ça,
mais il est difficile
d'y échapper sur les
réseaux sociaux.

fait pas mettre des étiquettes sur les gens : "C'est pas parce qu'on est musulman qu'on est un terroriste." Je suis dans un petit collège de campagne, je m'attendais à moins

de tolérance. Ils étaient donc choqués, effrayés, mais aussi très solidaires. La minute de silence était très importante pour eux, certains ont même décidé de ne pas parler pendant toute la récréation.

L'après-midi, j'avais cours dans un autre établissement, avec mes cinquièmes. Eux étaient beaucoup plus agités, c'est l'âge, les garçons voulaient aller "massacrer les kamikazes". Ils s'étaient tous dessinés des "pray for Paris" sur les mains ou les joues, c'était mignon. Enfin, j'ai eu mes quatrièmes à 16 heures, aucun professeur ne leur en avait parlé. Du coup, on a lu des poèmes sur ce thème et un extrait du Coran.

En janvier dernier, j'étais dans un lycée en Seine-et-Marne, à dix minutes de Dammartin-en-Goële, l'ambiance était très différente. Nous avions dû faire beaucoup de pédagogie autour de la liberté d'expression, les gamins étaient fixés sur Dieudonné, c'était plus tendu. C'est épuisant de recevoir toutes les angoisses et les peurs des élèves. J'en ai plusieurs qui ont pleuré non-stop toute la matinée, c'était dur. » ●

PIERRE,
professeur des écoles
en CM1

à Frontignan (Hérault).

« **Dimanche matin, on reçoit un e-mail** de Najat Vallaud-Belkacem. Elle nous demande de recueillir la parole de l'enfant le lendemain, avant la minute de silence. Sur le moment, je trouve qu'il est beaucoup trop tôt. Moi, je ne suis pas géopoliticien, je suis en pleine émotion... Donc, le lundi matin, avant la récréation, je demande aux enfants

de me faire une petite rédaction sur les attentats sans mettre leur prénom. Le but, c'est d'avoir vingt minutes de récréation pour digérer ce qu'ils vont me dire, parce que je ne me sens pas capable de répondre de but en blanc. Je récupère les vingt-sept petits textes, il y a un thème qui se dégage, la tristesse, et une question qui revient tout le temps: "Pourquoi?" Et moi, je n'ai

"C'est bien que vous soyez dans l'incompréhension, parce que je suis dans la même, et c'est ce qui nous rend humains."

pas de réponse à leur donner... Je décide d'être honnête avec eux: "C'est bien que vous soyez dans l'incompréhension, parce que je suis dans la même, et c'est ce qui nous rend humains."

Sur les événements de Charlie, je m'étais refusé à en parler avec les élèves. Je sentais le truc mal préparé et j'avais très peur des réactions des élèves, type: "Oui, mais ils ont dessiné le Prophète, c'est bien fait pour eux." Parce que les enfants répètent ce que disent les parents, et c'est arrivé dans d'autres classes de mon école! J'enseigne dans une ville où il y a eu 40% de vote FN aux dernières élections municipales. Alors, oui, on redoute les réactions du genre: "c'est bien fait pour eux", mais on ne parle pas assez des enfants qui répètent ce que leurs parents "FNistes" peuvent dire. Et on en a. Si j'ai refusé de parler de Charlie, c'est aussi que j'avais des élèves de 6 ans à l'époque [Pierre enseignait dans une classe de CP, ndlr]. Pour moi, c'était l'horreur de parler de ça avec des enfants si petits. L'impression de leur dire que les monstres de leurs contes sont réels, c'est terrible. »

CAROLE,
double niveau CP-CM1

à Montpellier (Hérault).

« **Pour Charlie, beaucoup d'enfants** avaient été protégés, on ne leur avait pas dit. Alors que cette fois, je ne sais pas si c'est la ville ou l'événement, mais même les petits avaient vu des images vraiment choquantes... Dès le matin, je leur ai demandé ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils en avaient compris. Il y avait une espèce de micmac pas clair dans leur tête, certains avaient vu des images, mais pas dans l'ordre, ils n'avaient pas compris tout ce qui s'était passé: pour certains, c'était la guerre partout et en continu.

On avait fait, avant les événements, un gros travail en éducation civique sur le respect, la tolérance, les différences entre les religions... J'ai une classe assez hétérogène. Ces questions avaient déjà été abordées dans le calme, ça a permis de moins débattre à vif. Même pour moi. Sans excuser ce qui s'était passé, je voulais qu'on évoque le fait que quand certaines personnes ne trouvent aucune solution et n'ont pas l'éducation nécessaire pour prendre du recul par rapport à ce que certains adultes peuvent leur dire, eh bien, ça débouche sur des drames. J'ai essayé de transposer à leur niveau en disant: si je suis très en colère et que je ne vois pas d'issue, la solution n'est pas de taper sur la personne qui est en face, il faut trouver autre chose. Si on se bat, quand est-ce que ça s'arrête? Et ils comprennent bien qu'en fait ça ne peut jamais s'arrêter s'il n'y a pas, à un moment donné, des mots qui sont posés sur les actes. »

Ils n'avaient pas compris tout ce qui s'était passé: pour certains, c'était la guerre partout et en continu.

LUCIE,
professeure d'histoire-géographie

dans un collège à Drancy (Seine-Saint-Denis) pendant neuf ans. Depuis cette année, elle enseigne dans un collège REP plus, dans le XIX^e arrondissement de Paris.

« **Après Charlie, on avait eu** quelques "Allah Akbar". Mais je ne mettrais pas ça sur le compte de la religion. Les enfants que j'avais l'année dernière sont en souffrance, en échec scolaire. Ils vivent pour certains dans des familles d'accueil ou à l'hôtel. Donc, selon moi, leur révolte n'était pas directement liée aux attentats, il s'agissait d'une révolte contre les institutions. Un des terroristes du Bataclan est passé par le collège de Drancy où j'enseignais. Puis il a été le chauffeur du bus que je prenais tous les jours pour aller au collège. Et cela ne me surprend pas vraiment... Le racisme existe en France. Ces jeunes sont en marge économiquement et socialement. Ils se sentent exclus, donc ils se radicalisent.

ils regardent BFMTV. Moi, j'ai beaucoup eu: "C'est la faute de Hollande parce qu'il intervient en Syrie." J'ai laissé sortir la parole. Puis j'ai expliqué la guerre en Syrie et ce qu'est l'organisation État islamique, son fonctionnement, comment elle se finance, qui sont les pays impliqués dans ce conflit. Eux mélangeaient État islamique, Al-Qaïda, Boko Haram. J'ai resitué un peu les choses.

En novembre, à Paris, la réaction a été unanime. Tous les gamins ont trouvé ça horrible et ils étaient dégoûtés que les terroristes instrumentalisent l'islam, qui interdit de tuer. Ils ont été abreuvés d'images, car

Les cours d'EMC (éducation morale et civique) mis en place après Charlie, je trouve ça hypocrite et bidon. C'est de la propagande républicaine: respecter la règle, respecter la loi. Mais on ne parle pas des droits sociaux ni du droit de grève, etc. C'est un peu simpliste. Ce n'est pas parce qu'on respecte la loi que tout ira bien. On devient politisé parce qu'on sait des choses, grâce au savoir. L'éducation morale et civique insiste beaucoup sur la culture de l'engagement. Mais quand on dort à l'hôtel, on n'a pas forcément comme

Tous les gamins ont trouvé ça horrible et ils étaient dégoûtés que les terroristes instrumentalisent l'islam, qui interdit de tuer.

priorité de s'investir dans une asso. Les réponses, elles sont politiques, économiques et sociales. À Drancy, il n'y a pas de cinéma, les cafés ferment à 20 heures, la médiathèque est nulle. La vraie solution, c'est de redonner des moyens à l'hôpital, à l'école, à la justice. Il faut arrêter de mépriser ces territoires. Ne pas faire des collèges ghettos. Les élèves se rendent compte qu'il n'y a pas de perspectives, qu'on ne s'occupe pas d'eux. Donc, ils ne croient plus en l'école. La solution, c'est la lutte sociale, la grève, la manifestation. Mais plus personne ne le fait. »

L'ÉCOLE peut bloquer l'engrenage de la haine

TRIBUNE DE PHILIPPE MEIRIEU¹

Certains biographes de Jules Ferry, le père fondateur de l'« école de la République », font de lui un des artisans majeurs de la victoire de 1918. Et, probablement, sans la lecture systématique du *Tour de la France par deux enfants*, les jeunes Français seraient partis moins enthousiastes pour défendre leur pays lors de la mobilisation générale. Sans son effort pour imposer la langue française contre les patois, les poilus n'auraient guère pu communiquer dans les tranchées. Sans l'exaltation du sentiment national par les hussards noirs de la République², les élèves et leurs familles eussent été moins imprégnés de cette volonté de se battre pour « l'unité nationale » afin de conjurer définitivement la défaite de Sedan en 1870 – qui nous avait fait perdre l'Alsace et la Lorraine – et la Commune de Paris en 1871 – qui avait fait vaciller l'État et trembler le « gouvernement légitime ».

Mais il serait dangereux d'entretenir aujourd'hui à l'égard de tout cela une vaine nostalgie: on sait maintenant que les nationalismes ont mis le monde à feu et à sang, que le colonialisme a ravagé des continents entiers et que nous en payons encore les conséquences au prix fort. On sait que l'unité nationale n'a guère fait reculer les injustices sociales et que la morale laïque s'est accommodée de bien des hypocrisies... Comment, alors, peut-on encore imaginer que ce soit avec le retour des bonnes vieilles recettes d'antan que l'école fera face aux défis d'aujourd'hui?



D'autant plus que nous aspirons à vivre aujourd'hui dans une démocratie émanicipatrice et pluraliste, au sein de laquelle l'école doit rester – selon la formule de Hannah Arendt – un espace-temps « pré-politique »: pas question d'y pratiquer un contre-embrigadement qui en ferait le

terrain d'affrontements idéologiques permanents. Dans notre démocratie, ce sont les adultes qui, dans l'espace-temps politique, doivent traiter des questions politiques, qu'elles concernent la lutte contre le groupe État islamique, l'opportunité de l'état d'urgence ou les relations

plus ou moins douteuses que notre pays entretient avec des États propagandistes de l'obscurantisme ou complices de la terreur.

DÉSINTRIQUER LE SAVOIR DES CROYANCES RELIGIEUSES

Est-ce à dire que l'école n'a aucun pouvoir ni aucune mission au regard des événements qui viennent de secouer notre pays? Bien évidemment, non! Elle peut jouer, comme l'ont montré de nombreux enseignants après le 13 novembre, un rôle fondamental... et cela dans la fidélité même aux idéaux d'une école républicaine débarrassée de ses oripeaux revanchards. Elle peut travailler à désintriquer sans cesse, dans l'acte d'enseigner lui-même, ce qui relève du savoir stabilisé – capable de réunir tous les élèves autour de connaissances communes – des croyances religieuses, qui relèvent du domaine privé et ne doivent pas empiéter sur la sphère publique. Et elle peut le faire dans la vraie tradition de la laïcité: en utilisant systématiquement la méthode expérimentale et la recherche documentaire, en permettant aux élèves de vérifier et de comprendre ce que dit le maître ou la maîtresse. En effet, un maître ou une maîtresse qui demanderait aux élèves de mettre leurs croyances de côté et, simultanément, enseignerait ses propres savoirs comme des croyances se contredirait lui-même...

Et ainsi, par l'intégration au quotidien de l'exigence de précision, de justesse et de vérité, l'école peut donner, à toutes et tous, les moyens d'accéder à une pensée libre, dégagée de toutes les formes d'emprises psychologique, idéologique ou commerciale. En effet, quand les clans de toutes sortes promettent sécurité et identité contre l'abdication de toute liberté, l'école doit montrer qu'on peut apprendre et coopérer, acquérir les moyens de se construire soi-même un avenir qui ait du sens dans un monde plus solidaire.

Ainsi l'école peut-elle permettre aux élèves de se découvrir ensemble comme participants de l'« humaine condition » – selon l'expression de Montaigne – afin de devenir ensuite, eux-mêmes, promoteurs d'humanité: l'empathie ressentie,

par la médiation de la littérature et des arts, envers les autres permet, en effet, de se découvrir fils et fille des mêmes questions, des mêmes angoisses, des mêmes espérances, capable de se représenter la souffrance de l'autre comme un autre soi-même, capable de se penser soi-même comme un autre.

Il faut, bien sûr, pour cela, que l'école s'institue délibérément comme un « espace hors menace » où, à l'abri – au moins partiellement – du « bruit et de la fureur » du monde, on peut s'essayer à l'humain: au tâtonnement sans peur de se tromper, à la rencontre sans crainte d'être humilié, à la discussion sans violence et même à cette politesse du cœur – antidote essentiel à la concurrence individualiste – du « après toi... ».

*“Il n’y a pas de réponse
à la question du mal
et c’est aux adultes
de l’avouer aux enfants”*

« Il faut prendre les enfants comme ils sont, disait Maria Montessori³. Mais surtout pas pour les laisser là où ils sont »: les « prendre comme ils sont », au risque, sinon, de n'avoir sur eux aucune prise et de devoir renoncer à les accompagner plus loin, vers la conscience et la liberté.

ÉCOUTER EN PRENANT LE TEMPS

Il faut les écouter, donc. Pas naïvement, avec des injonctions grandiloquentes: « *Exprimez-vous, puisque je vous donne la parole!* » Mais doucement, en prenant le temps. En passant par l'écriture, la réflexion silencieuse, la lecture d'un texte ou l'écoute d'une chanson. Une écoute préparée et qui permet de sortir des borborygmes et des stéréotypes. Une écoute qui invite à ne pas élever la voix ni chercher à avoir le dernier mot. Une écoute qui ne force pas la confiance, mais suscite les questions.

Des questions: là est sûrement l'essentiel. Et, en particulier, la question « pourquoi? ». Pourquoi la haine? Pourquoi la violence? Pourquoi le meurtre? Pourquoi le mal? Car ces questions-là sont au cœur de toute réflexion qui fait grandir: comment un humain peut-il vouloir le mal? Un mal absolu, terrifiant, destructeur de l'humanité en lui et dans les autres? Ils sont nombreux les élèves qui se sont posé cette question le 13 novembre. C'est pourquoi il fallait que des adultes soient là, auprès d'eux, pour reconnaître avec eux que c'est, à proprement parler, inconcevable et inimaginable. Il n'y a pas de réponse à la question du mal et c'est aux adultes de l'avouer aux enfants. Peut-être s'en souviendront-ils un jour et, au nom de cette béance assumée dans nos explications de grandes personnes, hésiteront-ils à franchir le pas qui les sépare de l'abîme?

L'école d'aujourd'hui ne gagnera certainement pas la guerre contre le groupe État islamique. Ce n'est pas son rôle et elle n'en a pas les moyens. Mais elle peut lutter efficacement contre la radicalisation de celles et ceux qui n'ont pas encore rencontré le plaisir d'apprendre et la joie de comprendre.

Elle peut lutter contre l'endocritinement de celles et ceux qui n'ont jamais participé à un collectif solidaire où ils pouvaient contribuer au bien commun sans aliéner leur liberté. Elle peut bloquer l'engrenage de la haine en apprenant à chacune et à chacun à « faire ensemble » plus encore qu'à « vivre ensemble »: « faire ensemble » pour se découvrir solidaire pour le meilleur... et pas pour le pire. C'est là notre responsabilité d'adultes. ●

1. Philippe Meirieu, spécialiste des sciences de l'éducation et de la pédagogie. Il a été membre du Conseil national des programmes, directeur de l'Institut national de recherche pédagogique et directeur de l'IUFM de Lyon. Depuis 2010, il est vice-président de la Région Rhône-Alpes délégué à la formation. (Voir Causette #54 et www.meirieu.com)

2. « Hussard noir » est le surnom donné aux instituteurs sous la III^e République, après le vote des lois scolaires dites « lois Jules Ferry » (1881-1882).

3. Pédagogue italienne connue pour la méthode qui porte son nom et qui prône l'éducation non pas comme une transmission de savoirs, mais comme l'accompagnement du développement naturel de l'enfant.